

Corinna Coulmas

« À partir de ma chair je verrai le divin » (Job XIX, 26) : Histoire d'une perte

De façon significative, le titre de cette toute première journée d'étude de Tactae est « *Faim de toucher : désirs, contact et besoins au XXI<sup>e</sup> siècle* ». Faim, désirs, besoins : ce sont là les termes d'un *manque existentiel*, qui paraît si naturel, si partagé par tout le monde à l'époque de la virtualité, et après maintenant bientôt trois ans de Covid où nous n'avons pas pu nous toucher, qu'il n'y a pas d'explication à en fournir. Comme nous croyons bien connaître nos besoins, nous savons ce que nous attendons du toucher, et ce qui, actuellement, nous manque.

Et pourtant, les choses ne sont peut-être pas si simples, et surtout, le manque ne se situe pas forcément là où on le croit : voilà ma thèse, que je me donne comme tâche de développer un peu pendant cet exposé.

L'incertitude commence déjà au niveau des concepts. Quand nous parlons du verbe *toucher*, nous sommes sûrs de sa définition, qui est celle de tous les dictionnaires que j'ai consultés : *Entrer en contact direct avec quelqu'un ou quelque chose par une partie de son corps* ; exemples : toucher le bras de quelqu'un ; toucher son chapeau ; être touché par un missile. Le reste est défini comme « sens figuré » : *je suis très touché par ce que vous dites*.

Or, à regarder de près, il s'avère que cette définition est trop restrictive. N'y a-t-il pas aussi un toucher indirect, à distance ? Prenons un exemple banal, dont tout le monde a fait l'expérience. Nous sommes dans une salle avec d'autres personnes, notre attention est dirigée sur elles et soudain, nous sentons quelque chose dans le dos avec tant d'insistance que cela nous oblige à nous retourner. De loin, quelqu'un est en train de nous regarder. Son regard nous a *touché* – touché de façon directe.

Si nous avons du mal à cerner cet exemple par nos concepts, c'est que nous avons l'habitude d'associer le toucher exclusivement au domaine matériel et physique. Dire qu'un regard nous touche n'a donc pas de sens, sauf si la phrase est comprise métaphoriquement. Or, il se trouve que le regard en question, qui appartient peut-être à quelqu'un que nous ne connaissons même pas, ne nous a pas touché émotionnellement, mais *dans notre corps*. Ce qui m'amène à dire que le toucher est peut-être un sens plus subtil que nous avons tendance à le croire.

Examinons cela de plus près. Comme tous les autres sens, le toucher est interprété de façon très différente selon les époques et les aires culturelles où il s'exerce.

Pour élucider ce fait j'ai choisi, comme titre de ma contribution, une phrase du livre biblique de Job, *À partir de ma chair je verrai le divin*<sup>1</sup>. Job la prononce au milieu des pires souffrances physiques. Il est couvert d'ulcères, puant, répugnant pour sa femme et ses proches, méprisé par ses serviteurs. Trois de ses amis cherchent alors à lui expliquer pourquoi il se trouve dans une situation pareille : il faut chercher la raison dans ses actes, sinon il n'y aurait aucun sens à la souffrance.

Et là, Job se rebiffe. Il sait que c'est Dieu qui l'a mis dans cet état, pour des raisons qui *Lui* sont propres, mais non à cause de fautes qu'il aurait commises, lui, Job. Et au plus profond de son malheur, Job a alors cette phrase remarquable : malgré sa peau qui tombe en lambeaux, il sait que son Sauveur va le débarrasser de l'actuelle pourriture, et alors c'est *à partir de sa chair* qu'il verra le divin.

À partir de sa *chair*, et non de son *âme*, ou de son *esprit*. La phrase a paru si scandaleuse à certains traducteurs chrétiens, qu'ils en ont inversé le sens : *c'est hors de ma chair que je verrai le divin*, traduisent-ils. Mais voilà, ce n'est pas ce qui est écrit en hébreu, à savoir וּמִבְּשָׂרִי אֶחְזֶה אֱלֹהִים, donc bien *à partir de ma chair je verrai le divin*. C'est ainsi que l'exégèse juive comprend cette phrase, et aussi Luther, qui l'a correctement traduite.

Si j'insiste sur ce fait, c'est que cette faute de traduction est significative, car la phrase prononcée par Job confère une dignité au corps à laquelle, depuis fort longtemps, la civilisation occidentale a renoncé. Dans la vision biblique, c'est bien notre corps qui donne un accès à une autre dimension, et sa tâche spécifique est justement cela : en garantissant un accès au sacré où tout s'unifie, faire la liaison entre des domaines séparés et dissemblables, et nous lier à tout ce qui existe dans l'univers.

Une telle idée suppose une conception du corps très éloignée de celle dont nous avons l'habitude. Dans nos sociétés occidentales actuelles, la plus couramment acceptée est anatomique et physiologique<sup>2</sup>. C'est à elle qu'on pense quand on dit *corps*, en croyant tout dire. Mais bien que nous soyons des êtres en chair et en os, nous ne nous résumons pas à un ensemble d'os, d'organes et de tissus. Le corps dont traite le biologiste n'est pas un corps habité.

C'est là une constatation qui suscitera peu d'opposition, mais qui soulèvera aussitôt des questions. Par *quoi* le corps est-il donc habité ? Et comment ? La réponse dépend justement de la manière dont nous définissons notre corps.

---

<sup>1</sup> Job, XIX, 26.

<sup>22</sup> Cf. David le Breton, *Anthropologie du corps et modernité*, Paris, PUF, 1990

Au départ, on décèle en Occident deux approches distinctes, l'une venant de la Bible, l'autre de la philosophie grecque, qui se rejoignent dans le christianisme.

Il y a d'abord l'homme biblique. Dans le récit de la Création, son corps est formé du limon de la terre et animé par le souffle de Dieu. Cet homme a été créé à l'Image de Dieu. Dans nos sociétés laïcisées, cette belle idée nous est devenue étrangère, nous pouvons à peine imaginer l'immense impact qu'elle a eu sur la vie des gens qui, pendant des millénaires, ont orienté leur vie à sa lumière. Car il fallait en être digne, il fallait rétablir *dans son corps* autant que dans son esprit cette Image divine, qui avait été ternie par la Chute du Premier Homme. Le corps, dans cette conception, est le *temple* où l'Image divine reprend forme. L'homme biblique *était* son corps, et il était persuadé qu'après sa mort, une fois l'histoire humaine menée à son terme, celui-ci allait ressusciter sous sa forme glorieuse, primaire, tel qu'il avait été créé. C'est à cela que la phrase de Job se réfère.

En tant qu'Image de Dieu, l'homme reflétait en lui-même tout l'univers, il était le *microcosme* au sein du *macrocosme*. Les deux étant identiques, l'homme avait des parentés avec toutes les créatures qui évoluent dans les différents règnes – le minéral, le végétal et l'animal. C'est donc d'un modèle *moniste* qu'il s'agit dans l'approche biblique.

La deuxième source de la civilisation occidentale en revanche, la pensée grecque, se caractérise majoritairement par des tendances *dualistes*. Dans ces visions, l'homme n'est pas un organisme animé et cohérent, mais un *composé* fait de deux éléments hétérogènes : d'un *corps* voué à la pourriture, et d'une *âme éternelle*.

Le premier représentant important d'une telle conception est Platon, qui l'a développée dans le *Phédon*, où Socrate s'entretient avec ses amis juste avant l'exécution de sa sentence de mort. L'enjeu de son argumentation est de délivrer l'âme de sa dépendance du corps, pour la lier à ce que le philosophe considère être la réalité véritable : le monde des *idées*, où l'âme immortelle a sa demeure.

L'idée de *l'immortalité de l'âme* a été intégrée dans le christianisme et a lentement pris la place de celle, de moins en moins comprise, de la *résurrection des corps*. C'est au terme de cette évolution que le corps est devenu un objet de méfiance, et a fini par incarner notre faiblesse, en nous renvoyant à notre mortalité. Ce corps n'a pas de dignité propre. Il est ce qui est en reste, et le deviendra de plus en plus avec le passage du temps.

En effet, à l'aube de la modernité, la pensée religieuse jusqu'alors omniprésente cède la place à la pensée scientifique. La nature est désacralisée, on ne cherche plus les correspondances entre ses différentes manifestations, mais des causes et des effets.

Un des premiers centres d'intérêt de la science moderne a été le corps humain. Pour comprendre de quoi il est fait, les études s'effectuent sur des cadavres.

*Je me considérais, écrit Descartes dans sa deuxième « Méditation métaphysique », premièrement, comme ayant un visage, des mains, des bras et toute cette machine composée d'os et de chair, telle qu'elle paraît en un cadavre, laquelle je désignais par le nom de corps.*

Machine – cadavre – corps : voilà l'étonnante chaîne d'associations qui a fait histoire.

Le bien-être physique de l'homme est désormais celui de son *mécanisme corporel* et dépend du bon fonctionnement de celui-ci. C'est sur ce mécanisme que la science médicale focalise son intérêt. Comme pour les machines, elle dispose pour le corps humain d'un certain nombre de « pièces détachées », qu'il suffit de changer pour réparer le dommage.

La conception du *corps-machine* a libéré la science de la crainte révérencielle devant le vivant qui l'avait empêchée de pénétrer dans son intérieur. La médecine a fait, grâce à cette conception, des progrès extraordinaires. Cependant, comme elle était, et l'est restée malgré tout, loin d'être omnipotente face au mal qui nous menace de toutes parts, ce *corps machine* désincarné et vulnérable s'est rapidement changé en *dépouille mortelle*, c'est-à-dire en *vêtement laissé à la mort*, expression qui apparaît de façon significative pour la première fois au XVII<sup>e</sup> siècle.

Le corps comme reste, donc, ou comme nouveau terrain d'investissement affectif? Il y a, aujourd'hui, certainement des deux. Depuis déjà un bon demi-siècle, aucun sujet n'a autant de succès que celui de l'épanouissement corporel. Qui n'est pas de nos jours à *l'écoute de son corps* ? Interlocuteur privilégié, il reste pourtant dans la position de double, d'étranger en somme dans laquelle l'a confiné la culture occidentale.

Plus que jamais *dépouille mortelle*, il est en même temps devenu le centre unique du bien-être. Et pour cela, le corps doit obéir à des codes : il doit être beau, de préférence jeune, mince et musclé, bronzé... Le corps est ainsi devenu le terrain privilégié de la réalisation de soi, mais ce n'est pas pour autant quelque chose qui rassure. L'homme contemporain se retrouve avec un corps déspiritualisé et un esprit désincarné, flottant dans le vide.

Et le toucher ? Il est réduit à sa composante directe, organique, et a de moins en moins d'importance dans la vie de tous les jours. S'il a encore sa place assurée dans la vie privée, dans les rapports que nous établissons grâce à lui avec les autres, c'est la *vue* qui a pris sa place dans beaucoup de domaines professionnels.

Les machines ont remplacé l'action corporelle, ce n'est plus l'habileté des mains qui est de mise, mais le maniement adroit des machines, voir la maîtrise des logiciels, qui ne nous confèrent aucune connaissance *vivante* sur l'objet dont elles traitent. Le diagnostic médical, où le toucher jouait autrefois un grand rôle, se fait surtout par imagerie médicale. Et dans les mondes virtuels, qui ont de plus en plus d'importance dans notre vie, le toucher est au chômage : *we are loosing touch*, disent les Anglais.

Il y a cependant, comme pour toutes les évolutions qui indiquent des changements importants, un retour du balancier. De nos jours, il a déjà amplement pris du ressort. C'est ce que prouvent tous les plaidoyers actuels en faveur du toucher, dont Tactae est un exemple parfait : c'est par le toucher, notre premier sens, le seul à être partagé par tous les vivants, qu'on cherche à se *reconnecter* à la réalité, à trouver un nouvel ancrage. L'incroyable floraison des médecines douces en témoigne, la pratique très largement répandue du yoga et des arts martiaux, et aussi l'apparition de nouvelles formes de psychothérapies, qui s'appuient sur la mémoire du corps au moins autant que sur la parole. A quoi est dû ce tournant ?

Une part, bien-sûr, vient de la mondialisation : aujourd'hui, l'ouverture sur d'autres civilisations a été rendue facile. Comme on trouve des Sushis dans les Supermarchés de la moindre petite ville, on peut suivre des cours de qi gong ou de tai-chi même en rase campagne. Ces pratiques nous mettent en contact avec d'autres façons de sentir et de comprendre notre corps.

Dans les traditions chinoise et indienne par exemple, le corps est vu comme *champ d'énergie*, un territoire parcouru par des lignes de force qui s'étendent du niveau physique au subtil et au plus spirituel. Le concept d'énergie qui y est à l'œuvre permet de préserver l'unité du spirituel et du matériel. Le corps, comme l'univers entier, est considéré en constante métamorphose, la physiologie sur laquelle se basent ces représentations est une physiologie du mouvement.

Nos sens existent sous des formes variables à tous les niveaux d'existence. Les médecines chinoises ou ayurvédiques se servent du *toucher*, qu'elles exercent aussi bien sur le corps grossier que sur le corps subtil, pour activer l'énergie du malade, pour en détecter les blocages et les lever. Ce qui peut nous paraître comme un *toucher à distance* (souvent, le médecin ne pose même pas la main sur le corps visible, palpable de son patient), y est considéré comme un *toucher direct* à un niveau plus subtil.

En Occident, *l'énergie* n'apparaît pas comme un concept applicable à l'homme – ni pour comprendre le corps, ni pour saisir l'esprit. Les articles des grandes Encyclopédies sur *l'énergie* traitent exclusivement de physique. L'énergie et l'esprit

y sont deux concepts parfaitement distincts, et appartiennent à des domaines différents.

Cependant, c'est justement par la physique, grâce à la théorie de la relativité d'Einstein et surtout la physique quantique, que le concept d'énergie est revenu chez nous dans toute son ampleur, y compris sur le plan spirituel, et avec lui les idées de métamorphose, de vie faite de mouvement et de transformations permanentes. Il a des répercussions notables dans l'art et la littérature, où l'attention se dirige maintenant plus sur le mouvant que sur le statique – installations, vidéos, les points de vue changent et deviennent multiples.

La situation aujourd'hui est ainsi complexe. Modèles tous azimuts et éclatés : nous voilà loin de la citation de Job. Et nous nous demandons : où donc se trouve réellement la perte, si perte il y a, comme mon titre le proclame ? De *quoi* avons-nous faim, si on peut librement se toucher dans nos sociétés occidentales, en récupérant sur le plan privé ce qui fait défaut sur les autres plans ?

Peut-être nous faudra-t-il inverser le regard et considérer le toucher de façon plus subtile ? Il se pourrait en effet qu'il s'agisse d'un besoin aussi spirituel que physique, et en fin de compte, de notre éternelle recherche d'unité.